

*Léa Veinstein*

# J'irai chercher Kafka

Une enquête littéraire

*récit*



Flammarion



J'irai chercher Kafka

De la même autrice

*Isaac*, Grasset, 2019

*Les philosophes lisent Kafka*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2019

Léa Veinstein

# J'irai chercher Kafka

Une enquête littéraire

Flammarion

ISBN : 978-2-0802-3488-9  
© Éditions Flammarion, Paris, 2024

*L'héritage Kafka dans le pipi de chat*

La justice israélienne vient d'exiger que les manuscrits inédits de l'écrivain pragois soient remis à la Bibliothèque nationale de Jérusalem. Pour le moment, ils se trouvent chez une vieille dame qui héberge une quarantaine de félins dans un petit appartement de Tel-Aviv.

*Le Nouvel Observateur*, 15 octobre 2012



## Prologue

### L'homme en noir et blanc

Je suis une fin, ou un commencement <sup>1</sup>.

À neuf ans, pendant les vacances d'été, j'ai eu plusieurs épisodes de somnambulisme. J'avais depuis petite un sommeil qu'on disait « agité » : je bougeais, je parlais ; quand une copine de l'école dormait à la maison elle me le racontait le matin au petit-déjeuner, avec des yeux interrogatifs. Ma mère m'avait dit : ce n'est rien, moi aussi je parle la nuit.

Je ne m'inquiétais pas.

Mais cet été-là, c'est allé plus loin : je me suis levée à plusieurs reprises sans être consciente d'aucun de mes gestes. Un soir, au mois de juillet, j'ai escaladé la fenêtre, ouvert les volets de bois bleus. J'ai commencé à me pencher. Le grincement du bois a réveillé ma sœur, puis mon père, « mais que fais-tu enfin ». Je lui ai répondu, paraît-il, que je voulais voir le feu d'artifice.

Je faisais le même cauchemar, de façon récurrente. Un homme en noir et blanc me souriait et

## *J'irai chercher Kafka*

se mettait à rire de façon incontrôlée. Je comprenais son rire comme de la moquerie dirigée contre moi, je m'effondrais, noyée de chagrin – je me souviens encore de l'immense tristesse liée à ce rêve, de la sensation qu'elle me laissait au réveil.

Dans cette maison où nous passions les vacances, mon père avait installé son « bureau » dans l'une des pièces à l'étage. Il y avait une grande fenêtre, une table de bois très longue, en désordre, et derrière, des étagères un peu bricolées sur lesquelles il entassait d'innombrables livres. Quelques objets. Des statuettes africaines en perles, avec des perles manquantes. Des dessins de nous.

Et puis au milieu, il y avait une carte postale – le portrait d'un homme en noir et blanc. Il portait un chapeau, et sur la bouche un sourire dont il était absolument impossible de décider s'il était malicieux et doux ou cruel et moqueur.

La carte postale n'était ni encadrée ni punaisée, elle était posée dans un équilibre instable contre des livres qu'elle masquait. Souvent, lorsque j'entrais dans le bureau ou que mon père ouvrait la fenêtre, il suffisait d'un jour de mistral, d'un grand courant d'air : la carte postale tombait. Mon père, dans un soupir, la ramassait et la reposait. Je n'avais aucune idée de qui était cet homme sur la photo, de la raison pour laquelle mon père le posait là. Surtout, je n'avais aucune idée de ce qui était écrit derrière l'image. Qui avait pu lui envoyer

## *Prologue*

un courrier si important qu'il le fit figurer là, qu'il le ramassât chaque fois ?

J'imaginai toutes les possibilités : une lettre d'amour de ma mère, une lettre de son père, de l'un de ses amis – mais que disait-il alors ? D'une autre femme ?

Je n'osais pas lui demander. Je ne détestais peut-être pas cette incertitude, elle était aussi un faisceau de possibilités. Je ne faisais pas le lien avec le cauchemar.

J'avais juste envie de voir le feu d'artifice de plus près.

Un jour, vous vous en doutez, j'ai transgressé l'interdit : j'ai frappé à la porte du bureau, mon père n'y était pas, je suis entrée quand même, j'ai cherché la carte postale qui une fois de plus était tombée ; je ne fais que la ramasser, me suis-je décidée. Ce fut l'une de ces déceptions de l'enfance qui vous nouent le ventre, légèrement, mais pour longtemps : la carte était blanche. Vierge. Pas même une légende ou une adresse, pas même un trait séparant la zone d'écriture de la zone d'expédition. C'était à peine une carte postale – ce n'était rien, un fantôme démasqué dont on soulève le drap. Pas le début d'un scintillement ou d'une fusée de couleur : un loupé. J'étais déçue et j'avais honte, j'ai refermé la porte en évitant qu'elle claque, je suis retournée dans ma chambre. J'ai fermé les volets bleus en espérant que le somnambulisme allait cesser, cesser en tout cas de me mettre en danger. Je crois que le rêve de l'homme

## *J'irai chercher Kafka*

hilare s'est arrêté au mois d'août, quand nous avons quitté la maison de vacances. J'allais bientôt avoir dix ans.

\*  
\* \*

Au collège, trois ou quatre ans plus tard, je suis des cours d'allemand « première langue ». Je ne l'ai pas choisi : les amis les plus drôles sont plutôt en anglais ; en allemand, ce sont les premiers de la classe, ceux qui portent des lunettes de couleurs vives comme s'ils étaient encore des enfants. Ma mère ne m'a pas vraiment laissé le choix, on lui a expliqué que c'étaient les meilleures classes, et il semblerait qu'elle ait pour moi de grandes ambitions. La professeure d'allemand ressemble à une caricature, elle a un chignon blond impeccable, des ongles rouges immensément longs (l'effroi du son qu'ils feront s'ils touchent le tableau à la perpendiculaire). Elle a établi dès le premier jour une règle qui ne souffrira aucune exception, « vous n'aurez donc aucune excuse pour ne pas avoir fait vos exercices » : si l'on oublie son manuel, on sort. Je prends donc soin de l'avoir et, ce jour-là, je le feuillette discrètement quand tout à coup : le portrait. C'est lui. Il est là, je le reconnais, c'est l'homme de la carte postale. Il n'a pas tout à fait le même sourire et le chapeau a disparu, l'expression est plus neutre mais je reconnais son regard – sa bouche aussi, qui m'inquiète immédiatement.

## Prologue

« Franz Kafka est un écrivain pragois de langue allemande et de religion juive, né le 3 juillet 1883 à Prague et mort le 3 juin 1924 à Kierling », dit la légende qui me fit l'effet d'une explosion – la preuve, aujourd'hui, vingt ans plus tard, je la récite de mémoire. Alors, c'était lui ?

\*  
\* \*

La carte postale a pris vie. Au fil des années qui ont suivi, elle s'est animée, le visage a fugué du papier cartonné, il est venu se faufiler sous ma porte. Kafka est devenu un amoureux clandestin. Quand mes histoires d'amour échouaient, quand je voyais l'impasse se profiler, je me réfugiais dans l'idée que si je l'avais rencontré lui, il m'aurait aimée comme il se doit. Je l'ai lu, bien sûr, je n'avais que les textes : aucune archive, nulle part sa voix, aucun film même, juste quelques portraits et des noms de lieux – Berlin, Prague, qui aujourd'hui n'étaient plus les mêmes. L'histoire d'amour était condamnée au cul-de-sac. Mais elle me consolait des chagrins sans fond de l'adolescence.

Je trouvais *La Métamorphose* atroce, la cruauté qui en transparaissait me subjuguait, ce cafard dont toute une famille cherche à se débarrasser, et lui qui en fait un héros. *Le Procès* et *Le Château*, la première fois, m'ont ennuyée.

## *J'irai chercher Kafka*

Mais s'il disparaissait, c'était toujours pour mieux revenir.

C'est par mes études de philosophie, bien plus tard, que je l'ai retrouvé. Je lui ai consacré ma thèse : les philosophes lisent Kafka. Je suis alors entrée sur son territoire, comme on franchit une porte lourde qui fait de l'ombre et un bruit immémorial. Ça a duré des années. Je trouvais tout, en lui. Des histoires d'amour brûlantes, des ébauches philosophiques maladroites, des fables qui reviennent vous rendre visite lorsque vous éteignez la lumière le soir. Il y avait dans mon rapport à Kafka, sous le vernis académique, une puissance magnétique, un amour de midinette, la tâche de l'enfance, le regard du père. Il était ma langue étrangère.

De la même façon qu'il y a un moment où un écrivain prend corps dans votre vie, il y a un moment où, sans prévenir, il se volatilise. Après la thèse, je me sentais repue de son monde étrange, inquiétant, lointain. J'ai cessé de le relire comme je l'avais fait depuis mon adolescence, c'est-à-dire de façon cyclique. Cessé de chercher chez lui des réponses comme dans un oracle, ouvrant son Journal au hasard. Je ne l'ai pas décidé, c'est lui qui m'a quittée.

Lorsqu'on me demandait « Et Kafka ? », je répondais : « C'est derrière moi. » Ma thèse était devenue un livre universitaire, j'étais allée au bout d'un cycle ; et j'avais envie de lire des femmes, plus proches de moi, des femmes vivantes : je passais d'Annie Ernaux à Maylis de Kerangal, de Joan

## Prologue

Didion à Maggie Nelson, de Virginie Despentes à Hélène Cixous ; elles formaient autour de moi une ronde en technicolor. Kafka était retourné à sa condition de fantôme, tapi quelque part où on peut l'oublier. Je n'imaginai pas une seconde qu'il pouvait être un personnage de fiction. Je le respectais trop pour ça.

\*  
\* \*

Au début du printemps 2020, plusieurs coïncidences me ramènent Kafka comme une vague ramène une algue sur le rivage : la parution d'une nouvelle traduction française de ses *Journaux* – et puis, surtout, une maladie qui se met à nous menacer tous, au point que nous nous retrouvons confinés, privés d'un printemps qui s'offre à nous dans un éclat un peu insolent. Ce virus s'en prend aux poumons en dernier, et ce qui cause cette crise sanitaire c'est le débordement des services de réanimation. Les gens n'ont plus d'oxygène, on lit des articles disant que les médecins hospitaliers sont contraints de faire des choix, alors oui, entre un jeune et un vieux, on sauvera plutôt le jeune.

C'est là qu'il revient. Car il est le seul écrivain, pour moi, qui peut nous parler de la maladie. De ce qu'elle grignote de nos corps, de nos vies, de cet air qui se réduit sous nos narines. Je trouve chez Kafka, dans ses *Journaux* en particulier, une forme de consolation : il donne forme à une sensation

## *J'irai chercher Kafka*

très étrange qui me traverse alors, celle que le pire scénario est toujours possible. La fin du monde, la contagion, survivre seul parce qu'on en sera finalement réduit à cela, on le répète pour se faire peur, et puis un jour, nous y sommes. Toute la vie de Kafka, son rapport à l'écriture, se tient sur ce fil qui ces jours-ci me fait du bien : le pire peut arriver, le pire arrive, au moins il nous offre quelque chose qui ressemble à un combat.

Je suis frappée par la récurrence du verbe « étouffer », qui surgit de chaque page ou presque de ces *Journaux*, même avant que la tuberculose, qui le tuera par étouffement, ne se soit déclarée. Je ne sais plus si c'est moi qui ne vois que cela, ou si c'est lui qui nourrit cette étrange obsession respiratoire. En ouvrant une page au hasard, ceci :

Deux enfants seuls, dans l'appartement, grimèrent dans une grande malle, le couvercle retomba, ils ne purent l'ouvrir et étouffèrent. [...] C'est un certain bonheur, indéniablement, que de pouvoir tranquillement écrire : « s'étouffer est une horreur inconcevable ». Inconcevable, certes, donc de nouveau rien n'aurait été écrit<sup>2</sup>.

Je me répète cette expression qui résonne douloureusement : « détresse respiratoire ». Depuis le mois de mars, elle est partout, je l'entends à la radio, « si vous ressentez les symptômes d'une détresse respiratoire, appelez le 15 », je la lis dans

## Prologue

des articles de journaux, dix, peut-être quinze fois par jour, et pour la première fois de ma vie, sans oser me le formuler, je la trouve belle. Entre la respiration et la détresse, quelque chose de la vie comme combat, d'un dernier fil, d'un appel à l'aide, un petit éclat de beauté au milieu de cette horreur inconcevable.

Au cours de ces journées inédites, je lis les *Journaux* de Kafka, dans cette nouvelle traduction qui vient de paraître, un peu chaque jour. Il devient imperceptiblement une sorte de carte postale numérique. J'envoie aux gens que j'aime des photos de ces pages qui me transpercent, comme pour donner aux autres la force qui me prend quand je le lis. Cette nouvelle traduction me bouleverse par sa proximité avec le texte original. Certaines phrases me coupent le souffle, littéralement – je m'aperçois que j'ai cessé de respirer. J'envoie à une amie dont le prénom est Amalia la photo de cette phrase du *Château* : « Amalia sourit, et ce sourire, quoique triste, éclaira le visage sombre et fermé, donna la parole à ce qui ne parlait pas, rendit familier ce qui était lointain. » Elle me répond : « J'aime qu'elle ait mon prénom. La fin du monde est faite pour nous. »

Mon père aussi, étrangement, m'écrit un jour ce long message :

Dans les *Journaux* de K. cette phrase qui m'avait marqué adolescent, à relire à la lumière du confinement : « Il n'a d'autant de sol que ce qui est nécessaire

## *J'irai chercher Kafka*

à ses deux pieds, autant d'appui que celui que ses deux mains lui procurent, et donc beaucoup moins que le trapéziste des variétés, pour lequel ils ont quand même disposé en bas un filet de sécurité. »

J'entends cet écho bizarre qui se crée alors, comme un acouphène qui augmente, Kafka est partout. Il devient une monnaie d'échange.

La traduction qui vient de paraître propose de nombreux inédits, je cherche à comprendre d'où ils viennent. Je me mets en quête d'éléments sur l'origine des manuscrits. Je suis alors engloutie dans l'histoire de la publication des textes de Kafka : ces textes qui étaient destinés au feu, et qui y ont tant de fois résisté, par chance, par miracle, parfois par audace. Ces textes qui sont entre nos mains alors qu'ils n'auraient pas dû l'être. Ces textes sont des rescapés.

Au cours du mois d'avril, alors que cette traduction m'accompagne comme si quelqu'un me prenait littéralement par la main, j'apprends la mort du traducteur. Il est tombé malade, vaincu par la détresse respiratoire. Alors, même Kafka ne nous sauvera pas ?

\*  
\* \*

Dans l'histoire des manuscrits, un détail me retient : ce que l'on appelle les « testaments ». Je savais que Kafka avait publié quelques nouvelles de

## Prologue

son vivant seulement (dont *La Métamorphose*), et qu'il avait instamment demandé à son ami Max Brod de brûler tout le reste après sa mort. Le premier sauvetage de l'œuvre se joua dans la décision, prise immédiatement par Max, de trahir le testament, et d'aller dans la direction absolument contraire. Max Brod écrivait lui aussi. De leur vivant, il était même plus lu, plus célèbre que son ami Franz – plus « en vue ». Immergé et bien placé dans les cercles littéraires germanophones, Max fut l'un des premiers autorisés à lire ce que Franz écrivait. Dès le premier texte, il décida de tout faire pour aider son ami à publier. Sans relâche, il joua les intermédiaires auprès des éditeurs et directeurs de revue. Il resta jusqu'à la mort de Franz son premier lecteur, systématiquement, sans exception. Il fut aussi ce que l'on appellerait sans doute aujourd'hui son « agent littéraire ».

Max avait quarante ans lorsque la tuberculose emporta son ami. Il passera le reste de sa vie à composer l'œuvre de Kafka, à la façonner, l'éditer, la modeler, et à nous la passer.

J'avais toujours pensé que ce « testament » prenait la forme d'une lettre adressée à Max Brod (je visualisais une enveloppe). Je découvre alors qu'il s'agit en réalité non pas vraiment d'une lettre qui aurait été adressée, affranchie, envoyée, mais de deux billets (petits papiers) non datés. L'un, lis-je, est écrit au crayon de papier ; l'autre à l'encre

## *J'irai chercher Kafka*

noire. Kafka y consigne la liste précise de ce qu'il juge pouvoir garder.

« Quand je dis que ces cinq livres et ce récit sont valables, cela ne signifie pas que je souhaite qu'ils soient réimprimés et transmis aux temps futurs ; s'ils pouvaient au contraire être entièrement perdus, cela correspondrait à mon désir », écrit-il au milieu de la page<sup>3</sup>.

Il laisse ces papiers dans un tiroir, lorsqu'il s'en va pour Kierling, le dernier sanatorium (il est déjà très malade, et craint de ne pouvoir revenir). Mais il n'a ni envoyé ni donné ces billets à Max. Max les a *trouvés*, et même les a découverts en fouillant un peu. Pourquoi y en avait-il deux ? Pourquoi le premier au crayon, pour pouvoir le gommer ? Avaient-ils été écrits le même jour ? Dans quel état physique était Kafka ce jour-là ? Voulait-il vraiment les lui donner ?

Moi qui n'ai jamais eu la passion des chercheurs gantés manipulant les originaux comme des objets sacrés, je me retrouve brutalement obsédée par ces deux bouts de papier. Il y a là un mystère qui, dans son dos, me semble éclairer toute l'œuvre de celui qui deviendra l'un des plus grands écrivains du siècle. J'ai l'intuition que ces bouts de papier, s'ils pouvaient parler, nous expliqueraient mieux que quiconque l'écriture de Kafka : l'écriture comme seule façon de tenir, de se sauver, dans tous les sens du terme (fuir, et survivre).

## Prologue

Ces bouts de papier me hantent, me bousculent, viennent me poser question. Qu'est-ce que la fidélité ? La fiction doit-elle être fidèle au réel ? Et puis, quelque part dans le tourbillon qui se forme autour de ces deux papiers-là, il y a le reflet de la carte postale vierge de mes neuf ans, un bout de papier, elle aussi, un mystère, un portrait à inventer.

Voilà ce à quoi je me trouve confrontée, au moment où les frontières se referment autour d'une cellule, ma cellule familiale : le désir de tracer les contours de quelques bouts de papier, d'en faire une cartographie, de les traduire peut-être – de raconter Kafka par le bout de la texture physique de ses textes, de ce qu'ils ont de sensible, de tellement vivant. Tracer deux lignes parallèles, deux colonnes, comme les deux zones du verso d'une carte postale : d'un côté, l'histoire de ces manuscrits qui étaient interdits au futur et ont traversé un siècle de part en part ; de l'autre, la façon dont cet homme en noir et blanc a pris corps dans ma vie. Regarder ce feuilleton presque trop américain pour que l'on puisse y croire vraiment, car suivre ces morceaux de papier, c'est se plonger dans un espace où le réel piège la fiction, la moque ; c'est se plonger dans un temps à la fois précis et éternellement retardé, divisé, un temps élastique comme celui des *Mille et Une Nuits*. Ces manuscrits vont connaître les autodafés nazis, se cacher dans une valise pour fuir Prague vers Tel-Aviv, être revendus à une bibliothèque en Allemagne, être scellés

*J'irai chercher Kafka*

dans des coffres-forts en Suisse. Et comme pour défier les nuances, ils vont se retrouver au cœur d'un procès long de presque cinquante ans, un procès dont le verdict citera le Talmud et concédera que le tribunal est incapable de répondre à la seule question qu'il aura eu le mérite de poser : à qui appartient Kafka ?

I

Voir Kafka mourir

Prague, 1924



## Chapitre premier

### Les feuilles volantes

Si les nouilles n'avaient pas été aussi légères, je n'aurais pas pu manger du tout ; tout, même la bière m'a brûlé<sup>1</sup>.

Ce sont des mots écrits sur des feuilles volantes, d'une écriture déformée par la position allongée. Des listes, des fragments. Quelques dessins griffonnés. Deux choses y reviennent comme des refrains, ou comme des manies de fin de vie : la bière, et les pivoines. Les papiers sont posés sur la table de chevet de cette chambre vaste mais monacale, la chambre du sanatorium de Kierling où Kafka va bientôt mourir.

Ces papiers ont été conservés par Robert Klopstock, un médecin berlinois rencontré dans l'une des premières maisons de repos où la maladie a conduit Kafka, au mois de février 1921. Robert, qui a dû interrompre ses études de médecine à Budapest, s'y trouve pour la même raison que Franz : la tuberculose. Kafka a choisi sans hésiter une villa isolée de tous, la villa Tatra. Il y a une chambre avec un balcon au premier étage, peu de chauffage, mais personne dans la journée. Il peut

## *J'irai chercher Kafka*

y jouir du silence, et exposer son larynx au soleil sans être vu. Il sort marcher une fois par jour, et c'est là seulement, en dehors du réfectoire, qu'il aperçoit les autres pensionnaires. Robert et lui se parlent pour la première fois sur des chemins de sapins, caillouteux, en se vouvoyant – et ils ne se quittent plus. Franz attend de lui un regard de médecin mais sans pudeur, ni méfiance. Dans l'idée de « prendre soin » se loge toute la profondeur de leur lien. Il sera l'une des deux personnes à veiller Kafka, la nuit du 3 juin à Kierling.

Les éditeurs les ont appelés des « feuillets de conversation », je trouve cela un peu pompeux. Ou encore des « paperoles » – et là par contre, la résonance avec « papelard » est trop vulgaire pour ce qu'ils désignent. Ce sont des feuilles volantes, sur lesquelles Kafka écrit au crayon de bois, au cours des trois dernières semaines de sa vie. Trois semaines d'agonie venues sournoisement ponctuer quatre mois de ce printemps 1924 où il se sent enfin « au seuil du bonheur ». La maladie gagne du terrain, découpe peu à peu son corps en tranches. J'imagine une trancheuse électrique comme celles que l'on voit chez le boucher, « quelle épaisseur pour le rosbif? ». J'entends ce bruit qui me fait grincer les dents. Ces journées d'agonie à Kierling produisent des sensations similaires, me dis-je : chaque morceau de ce que son corps lui permettait encore de faire se détache de lui progressivement. D'abord, la voix se modifie ; puis vient la difficulté

## *Les feuilles volantes*

de manger, de boire, d'avaler quoi que ce soit sans se brûler la gorge ; et en dernier, l'impossibilité de parler. Alors Kafka écrit sur ces feuilles de papier, et les tend aux deux personnes qui l'entourent quotidiennement : Robert, et Dora, sa toute dernière amante.

Les cordes vocales sont infectées en dernier. Il a perdu, il a perdu sa voix.

L'écriture est fragile, certaines lettres sont penchées, les lignes tangent un peu, mais l'écriture existe, dernière ficelle, elle résiste comme un minuscule voilier résiste à l'immensité d'une tempête – ridicule et majestueux à la fois.

Parmi les supports papier de cette écriture au bord de la disparition, outre les feuilles de brouillon non lignées, on trouve quelques cartes postales. Le sanatorium les mettait à la disposition des malades, pour leur correspondance. Kafka les utilisera en ce sens, du reste. La toute dernière lettre est adressée à ses parents, il l'a écrite difficilement au verso de l'une de ces cartes.

Très chers parents, rien qu'un mot pour rectifier : mon désir de boire de l'eau (comme on la sert toujours chez nous après la bière, dans de grands verres) et de manger des fruits n'est pas moindre que pour la bière ; mais, pour l'instant, je ne progresse que lentement. Affectueusement <sup>2</sup>

## *J'irai chercher Kafka*

Au recto : des vues de ce sanatorium un peu sinistre, mal reproduites, en noir et blanc évidemment.

Comme Kafka, à la fin, correspond peu, il lui reste des cartes postales vierges, il s'en saisit exceptionnellement pour s'adresser à Robert : « Un peu d'eau, ces pilules restent fichées dans la muqueuse comme des éclats de verre » ; ou à Dora : « J'aimerais m'occuper surtout des pivoinés, parce qu'elles sont si fragiles. Demande s'il y a de la bonne eau minérale, juste par curiosité » ; à Robert encore : « Avez-vous un instant ? Alors, s'il vous plaît, donnez un peu d'eau aux pivoinés. »

\*  
\* \*

Depuis la fin du mois d'avril 1924, on a diagnostiqué une lésion du larynx, due à la tuberculose. L'aggravation de l'état général de Kafka est impressionnante, il se consume, manger lui cause des douleurs insupportables, il pèse « 49 kilos en vêtements d'hiver ». Il vit en alternance dans des maisons de repos, des cliniques, des sanatoriums, contraint de quitter de plus en plus ce dernier appartement, à Berlin, qu'il aime infiniment.

Il vit alors avec Dora, la seule femme avec qui il aura jamais vécu.

Elle s'appelle Diamant – ça ne s'invente pas. Elle sera la dernière à l'avoir touché, à avoir vu cette bouche rire et embrasser. C'est l'histoire d'un amour qui s'est vécu face à la mort, droit dans les

## *Les feuilles volantes*

yeux, sans faiblir. Lorsqu'il rencontre Dora Diamant, Kafka sait qu'il est malade depuis trois ans, toute sa vie est comme un fil enroulé autour de cette maladie : l'écriture, l'ascèse, la douleur permanente. Tout désormais ressemble à un combat. À l'été 1923, sa sœur le convainc de passer quelques jours à la mer. Sur cette plage de la Baltique se trouve le camp de vacances d'un Foyer juif pour enfants berlinois. Dora, originaire d'une famille orthodoxe émigrée d'Europe de l'Est, y travaille. Elle est aux fourneaux. Joue un peu, l'après-midi, avec les enfants, sur cette plage où Kafka vient marcher. Il est toujours habillé de la tête aux pieds. Il l'impressionne. Elle a dix-neuf ans. Elle pense d'abord qu'il est le père d'une famille en vacances avec les enfants. Mais elle les remarque, « l'homme surtout », et bientôt, elle attend leur arrivée sur la plage. Elle ne parvient pas à oublier « l'impression qu'il lui a faite ». Elle le trouve grand et maigre, et elle qui a la peau si claire est fascinée par son teint mat : « je crus d'abord qu'il n'était pas européen, mais avait du sang indien ».

Un jour, raconte-t-elle, on nous annonça au Foyer qu'un certain docteur Franz Kafka viendrait dîner avec nous. C'était l'heure où j'avais beaucoup à faire dans la cuisine. Lorsque je pus enfin lever les yeux de mon travail – la pièce était devenue plus sombre et quelqu'un se tenait dehors devant la fenêtre –, je reconnus l'homme que j'avais aperçu sur la plage.

## *J'irai chercher Kafka*

Puis il entra – je ne savais pas que c'était Kafka, et que la femme, avec qui il se trouvait sur la plage, était sa sœur. « De si jolies mains pour ce travail de boucher », fit-il d'une voix très douce. [Kafka était végétarien, et Dora était en train de vider des poissons, N.D.A.]. À un moment, un petit garçon se leva, mais il se sentit si gêné en sortant qu'il tomba par terre. Kafka s'adressa à lui avec des yeux remplis d'admiration : avec quelle habileté tu es tombé, avec quelle habileté tu t'es relevé ! En y repensant plus tard, il me sembla que ces paroles voulaient dire que tout pouvait être sauvé. À l'exception de Kafka<sup>3</sup>.

Dans ses *Journaux*, Kafka consigne ses rêves, ils sont nombreux, se bousculent parfois, se transformant imperceptiblement en petites histoires. Kafka rêve beaucoup, il est de ceux qui font de leur inconscient un pays poreux, la nuit est perméable au jour – une circulation est possible. L'un des rêves qui m'a le plus marquée ne figure pas dans ses *Journaux*, mais dans une lettre à Max. Le rêve est terrible :

Des phantasmes où je me vois par exemple allongé par terre et découpé comme un rôti, puis tendant lentement un morceau de ce rôti à un chien couché dans un coin, de tels phantasmes sont la nourriture quotidienne de mon esprit<sup>4</sup>.

Pourtant, comme nous le rappelle Dora, la viande le dégoûte : elle crache du sang.

## *Les feuilles volantes*

Ils ont choisi un appartement clair, un deux-pièces dans un quartier isolé de Berlin, à l'ouest de la ville, c'est résidentiel et il y a un immense parc nommé Steglitz, ils se sentent presque à la campagne. Ils ont vue sur un petit jardin. Comme pour défier la mort sur laquelle il ne se fait aucune illusion, Kafka vit en deux mois tout ce qu'il échoua à vivre sa vie durant : une histoire d'amour dans le sillage du quotidien, loin de l'appartement familial de Prague, et l'écriture de plusieurs récits jusqu'à leur terme. Dans les billets qu'il laissera en testament, parmi les cinq textes qu'il ne reniera pas tout à fait (« quand je dis que ces cinq livres sont valables »), trois ont été écrits au cours de ces semaines-là. Tout semble indiquer ceci : qu'il peut y arriver. Il désire conserver quelque chose comme une intégrité de soi, protéger deux morceaux de lui qui ne seront pas tranchés dans le vif. Deux morceaux qu'il s'acharne alors à ficeler ensemble, comme un rôti qui doit tenir au four : l'amour, et l'écriture. « Il ne respirait que les jours où il écrivait », dira Dora.

Dora comprend que l'écriture le sauve, elle le laisse être, ça le rend heureux. Ses journées sont toujours les mêmes : le matin, il aime aller faire les courses, on le voit souvent dans le quartier avec une bouteille de lait vide à aller remplir, il part toujours avec un calepin, et s'il l'oublie, il en achète un en route. Lorsqu'une fiction se met en marche, tout

## *J'irai chercher Kafka*

peut être interrompu. Un jour, après le dîner, il commence à écrire, il écrit très longtemps, Dora s'endort malgré la lumière et lorsqu'elle s'éveille, elle le reconnaît à peine : « les traces de la tension de l'esprit qui l'avait agité étaient si visibles que son visage en avait été complètement métamorphosé<sup>5</sup> ». Il venait d'écrire le début du « Terrier ». C'est l'histoire d'un animal vivant sous la terre, sans doute une taupe, qui creuse un terrier totalement hermétique à toute forme d'extériorité. Un jour, il entend un bruit, et se met à tout creuser pour trouver d'où vient ce bruit. Ce faisant, il détruit peu à peu le terrier qu'il avait si précautionneusement construit. L'animal devient fou.

Dora ressemble à ce soleil que Kafka prend à l'abri des regards, sur les balcons des sanatoriums où il est obligé de se rendre régulièrement. On dirait qu'elle est un remède, une caresse, elle a cette douceur. Avec elle, il peut rêver, il imagine qu'il ouvre un restaurant, il imagine qu'il part pour la Palestine et recommence sa vie. Elle a vingt ans de moins, il sait qu'il doit essayer de lui faire croire à ses promesses. Elle le verra mourir, il le sait depuis le début, en tout cas il l'espère. Elle sera celle qui change l'eau des pivoines. Elle écrira de lui qu'il avait des poignets très fins et de longs doigts aériens. « Nous nous amusions parfois à projeter sur le mur nos mains en ombres chinoises et à ce jeu, il faisait preuve d'une extraordinaire habileté. »